

LOS QUE VIVEN DONDE SOPLA EL VIENTO SUAVE

(Ceux qui vivent là où souffle le vent doux)
(The ones that live where the soft wind blows)

Mexique 1973 Felipe Cazals
Production: Cimex; Photographie: Alexis Grivas; Musique: extraits
de la Symphonie No.1 de Charles Ives;
35mm coul. v.o. espagnole avec s.-t. français 60 min.

Un entretien avec Felipe Cazals

- Q. Quels chemins avez-vous suivis pour en arriver à faire du cinéma et dans quelle mesure ces chemins ressemblent-ils à ceux qu'ont pu suivre les jeunes cinéastes mexicains d'aujourd'hui?
- R. On a donc commencé à tourner des films dans les cadres rigide de l'industrie cinématographique, ce qui suppose accepter un compromis; compromis qui, je crois, se retrouve dans tous nos films. En général nos films ne sont pas très conscients politiquement, par rapport à ce qu'est le Mexique. Ce sont des films de jeunes metteurs en scène qui abordent peut-être des thèmes nouveaux mais qui n'ont pas une attitude nouvelle comme créateurs.
- Q. Une attitude d'ailleurs qui, au niveau esthétique, se rapproche très souvent de l'esthétique hollywoodienne...
- R. Oui, parce que nous avons été formés très sérieusement par tout le cinéma nord-américain (des Etats-Unis) que nous considérons comme très important et, inconsciemment, nous répétons souvent l'image de ce cinéma parce qu'en plus le public mexicain aime beaucoup les films de facture hollywoodienne.
- Q. Dans quelle mesure la Banque Nationale, organisme d'Etat, contribue-t-elle à l'essor des cinéastes indépendants?
- R. Cette "indépendance" est plutôt discutable. Parce qu'à partir du moment où nous sommes dans l'industrie, nous dépendons d'elle et sommes sujets aux compromis. Nos films sont peut-être mieux réalisés, ont peut-être plus de succès, sont peut-être plus actuels, mais ne sont pas nouveaux. Je crois que, par rapport à nos films, il faut parler du "cinéma actuel mexicain" mais pas de "nouveau cinéma mexicain".
- Q. Est-ce qu'il y a quelques films qui pourraient se ranger dans cette catégorie de "nouveau cinéma mexicain" ?
- R. Jusqu'à maintenant, je ne le crois pas. Mais je suis sûr et certain qu'il y en aura dans notre génération et très certainement dans la génération qui viendra après nous.

- Q. Qu'est-ce que vous entendez par "nouveau cinéma mexicain"?
- R. Essentiellement un cinéma qui n'échappe pas à la réalité mexicaine, un cinéma qui ne mystifie pas. Il y a de très bons films parmi les films de mes camarades, d'excellents films comme Le Château de la pureté, comme Reed:Mexico Insurgente essentiellement, mais de toutes façons, c'est un cinéma de "réalité parallèle". C'est un cinéma qui, consciemment ou non, mystifie, car nous parlons toujours d'un cas spécial, anecdotique, ou nous parlons d'un événement passé mais nous savons parfaitement bien que cet événement a été déformé en fait, et nous aidons à cette mystification.
- Q. On sent d'ailleurs chez vous cette recherche d'un cinéma de plus en plus engagé dans la réalité sociale mexicaine. Ceux qui vivent là où souffle le vent doux, semble être, radicalement engagé dans la réalité sociale. Est-ce que ce troisième type de film correspondrait davantage au cinéma qu'à l'avenir vous aimeriez faire?
- R. Je crois qu'en plus de correspondre au type ou genre de film que j'aimerais faire, c'est le genre de film que je dois faire. Il ne s'agit plus pour moi de "réussir" un film puisque, d'une façon ou d'une autre, après cinq ans de mise en scène, ma position comme metteur en scène est plus ou moins solide. Donc, pour être honnête avec moi-même et mes intentions comme Mexicain, je ne devrais plus penser au genre de film que j'"aimerais" faire mais au genre de film que je "dois" faire. Je crois que c'est en ce moment très important d'insister sur la différence entre "aimer" et "devoir", surtout maintenant, dans un pays comme le Mexique. Si c'était mon deuxième film et j'essayais de consolider ma position, ça serait acceptable. Mais maintenant je crois que nous avons des obligations extrêmement importantes parce que les jeunes ne peuvent pas le faire (-la génération qui vient après), et les vieux n'ont jamais essayé de le faire.
- Q. En somme, il s'agirait de faire prendre conscience au peuple mexicain de son aliénation, tant aux points de vue politique et économique que culturel?
- R. Et surtout parce que le cinéma mexicain a une grande diffusion - même si sa distribution est discutable - et qu'un Mexicain sur vingt peut-être lit un livre alors que dix-sept vont au cinéma!
- Q. Mais comment réussir à faire passer un film radicalement engagé dans le processus de libération du peuple mexicain, à l'intérieur du circuit de distribution actuel?
- R. En trichant dans l'organisation même de l'industrie; puisque nous sommes d'une certaine façon reco-nus et acceptés, nous devons utiliser cette acceptation pour faire passer ce que nous voulons. Le spectateur mexicain étant essentiellement un consommateur, il faut le "récupérer" face à cette attitude de consommateur afin de le rendre vraiment spectateur. Mais cela ne se fait pas seulement avec un documentaire

ou deux films mais avec une équipe qui poursuit le même but: celui de montrer le pays où vivent ces gens qui sont en train de voir ce ou ces films.

- Q. Par conséquent, il faudrait que les cinéastes mexicains, qui semblent isolés actuellement, s'unissent dans la poursuite du même but. Croyez-vous que ce consensus souhaitable des cinéastes mexicains puisse se réaliser d'ici quelques années?
- R. Je l'imagine très difficilement. Parce que nous sommes tous ce qu'on appelle des "récupérables", c'est-à-dire des gens qui étaient en marche mais qui ont été absorbés. Nous sommes tous en fait sortis de la classe moyenne mexicaine d'où sont issus en général des gens qui ont beaucoup de possibilités d'analyse, de création, mais qui en même temps sont sujets à l'absorption, à la récupération par le système - qui est très fort et très organisé.
- Q. Le problème capital que les cinéastes mexicains ont donc à surmonter réside dans le fait qu'il faut d'abord faire des films-putains - sans cependant se faire récupérer - afin d'obtenir une liberté financière certaine et, par conséquent, la liberté créatrice...
- R. Ce fut la seule façon de procéder pour quelques-uns d'entre nous. Ce qui ne veut pas dire que ce documentaire (Ceux qui vivent...) soit absolument indiscutable. Il y a encore des défauts, beaucoup de défauts, mais je crois qu'il est beaucoup plus important que n'importe lequel des autres films que j'ai faits même si le sujet, même si l'analyse n'est pas encore complète. Mais ce qui importe fondamentalement c'est la position du réalisateur, de l'auteur.
- Q. Le cinéma mexicain devrait abandonner la fiction au profit du cinéma-vérité?
- R. Non, je crois que le cinéma mexicain, fondamentalement, doit revenir à ses racines, doit parler de ses racines, ne doit pas parler "plastiquement", de sa beauté (plastique) mais doit revenir à ses problèmes qui se situent dans ses racines. Le problème du Mexique existe depuis sa naissance. Le problème du Mexique n'existe pas parce qu'il a comme voisin les Etats-Unis ou parce qu'il achète je ne sais quoi au Japon, ou parce qu'il y a une crise économique. Le problème du Mexique est un problème de racines, ce que nous n'avons jamais voulu bien comprendre.
- Q. Prendre en mains votre identité! Qu'est-ce que, pratiquement et politiquement, cela veut dire?
- R. Politiquement, cela veut dire être très conscients, n'est-ce pas? Il ne s'agit pas de faire des films truqués. Il ne s'agit pas de faire des "James Bond", il ne s'agit pas de refaire les films de Costa-Gavras,

il ne s'agit pas de faire ETAT DE SIEGE. ETAT DE SIEGE c'est un "James Bond" à l'envers... C'est-à-dire qu'il utilise un thème, mais il dépend de toutes façons de ceux qui payent le thème, qui sont des gens contre cette histoire. Ce n'est donc pas ça qu'il faut faire. Il s'agit d'adopter une autre attitude. Je ne sais pas si nous pouvons le faire mais, maintenant que nous en avons la force et plus ou moins les moyens, il s'agit d'analyser nos problèmes à - travers le cinéma - puisque nous sommes peu nombreux - et au moins laisser une image qui corresponde à un témoignage. Sinon, nos films seront un témoignage de rien du tout; et je crois qu'un créateur est toujours en fin de compte en témoin de l'époque où il a vécu. Et s'il n'y a aucune trace de l'époque où il a vécu, son témoignage sur la création ne vaut pas grand chose.

Extrait de CINEMA/QUEBEC

février/mars 1974